Document generated on 04/24/2024 12:59 p.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

LEMIEUX, Denise et Lucie MERCIER, *Les femmes au tournant du siècle : 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien.* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989. 398 p.

Dominique Jean

Volume 43, Number 4, Spring 1990

URI: https://id.erudit.org/iderudit/304847ar
DOI: https://doi.org/10.7202/304847ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Jean, D. (1990). Review of [LEMIEUX, Denise et Lucie MERCIER, *Les femmes au tournant du siècle : 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien.* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989. 398 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *43*(4), 580–582. https://doi.org/10.7202/304847ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LEMIEUX, Denise et Lucie MERCIER, *Les femmes au tournant du siècle: 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989. 398 p.

À leur façon, l'autobiographe et l'historienne tentent toutes les deux de régler des comptes avec le passé. L'une relate un autrefois personnel. L'autre a des prétentions plus étendues et plus objectives, mais elle est de plus en plus prompte à reconnaître sa parenté avec la première. Elle est à la fois plus attentive à la subjectivité de ses propres préoccupations scientifiques et davantage intéressée à l'identité changeante des individus qu'elle étudie. Ces tendances fleurissent dans deux types d'ouvrage privilégiés par l'historiographie courante, où psychologie et histoire se rencontrent: d'une part, des essais d'«égo-histoire»; de l'autre, des analyses de la construction du «discours» de groupes sociaux choisis.

Denise Lemieux et Lucie Mercier ont écrit une histoire des mères québécoises et francophones au tournant du siècle qui appartient au second groupe. Elles ont épluché les souvenirs d'une quarantaine de femmes de toutes provenances et les ont rassemblés autour des «âges de la vie»: de l'enfance à la vieillesse, en passant par les fréquentations amoureuses, le mariage, les naissances et la maternité. Elles proposent ainsi une histoire de la vie privée, de ce «quotidien» où les femmes jouent le premier — mais non l'unique — rôle. Ne serait-ce que pour cette synthèse, menée avec délicatesse, sensibilité et respect envers les circonstances particulières de chaque destinée, leur travail est d'une grande utilité. C'est un portrait de groupe qui ne sacrifie pas aux variations temporelles, économiques, géographiques et familiales. On y découvre, par exemple, que le voyage de noces a une histoire, de même que la robe blanche des mariées, le lieu des fréquentations amoureuses et les fiançailles. Plus largement, les historiens du travail, de la santé, des communications, des villes, de la démographie ou de la colonisation, y trouveront un recueil de situations inédites qui portent à nuancer, parfois même à réviser, plusieurs thèses macro-sociologiques sur le passé des femmes et des familles, de même que les archétypes véhiculés par les romans, auxquels Denise Lemieux avait déjà consacré un ouvrage. Les images de la famille matriarcale et de la famille élargie, pour ne mentionner que celles-là, sont alors traitées comme des «déformations de la mémoire».

Mais ces *femmes au tournant du siècle* ont encore plus à offrir que des trésors d'histoire sociale. Il s'agit d'un plaidoyer pour une manière renouvelée d'envisager la mémoire. Alors que les théoriciens de l'histoire orale nous ont habitués à des traités sur les limites des souvenirs pour la recherche historique et qu'ils se sont souvent arrêtés à cet aveu d'impuissance, le message de Lucie Mercier et de Denise Lemieux est encourageant. Il ne s'agit pas de contourner «le prisme de la mémoire», mais de l'affronter, pour y puiser des éléments centraux pour une histoire des valeurs et des visions du monde, expliquent-elles dans une première partie théorique. Les temps les plus forts de l'ouvrage sont ceux dont les perceptions des autobiographes constituent le fil conducteur. À ce titre, le chapitre final qui se penche sur «les discontinuités du cycle de vie des femmes», c'est-à-dire la maladie, la mort et les recommencements, emporte la palme de l'intérêt. À l'inverse, si les deux chapitres sur le quotidien, consacrés à la maison, aux repas et à la vie sociale, sont plus mornes,

c'est que les impressions des protagonistes sont noyées sous des renseignements ethnographiques.

Au centre de leur réflexion sur les représentations des mères, les auteures placent les conceptions du temps. Elles soulignent les perceptions des transitions, les utilisent comme révélateurs des attitudes vis-à-vis des périodes sur lesquelles les mères s'expriment plus parcimonieusement; ainsi peut-on suivre l'allongement de la «jeunesse» au cours de ces six décennies. Elles sont attentives aux significations associées à certains âges, aux jeux d'identité formés par le croisement des générations et des «genres», en particulier à la part de la maternité dans l'identité féminine, prescrite et ressentie. En discutant des questions de maternité, de vieillissement, elles investissent les lieux mentaux où nature et culture se rencontrent, pour montrer comment les mères comprenaient leur situation, et elles distinguent judicieusement les destins biologiques des codes qui leur sont temporairement attribués. Plus globalement, elles perçoivent une transformation des visions du cycle de la vie, du «temps destin» au «temps géré». Poussant plus loin le potentiel de l'«anthropologie du souvenir», elles considèrent l'acte même d'écrire ses mémoires comme une preuve de la conscience des transformations de la société; comme une entreprise de quête de sens particulière au dernier cycle de la vie. Ce «temps des grands-mères» passe trop vite, d'ailleurs, mais les dix pages qui lui sont consacrées font bien espérer de la publication prochaine des recherches sur le passage à la retraite qu'effectue actuellement Lucie Mercier. Au total, cette étude ajoute une dimension subjective au champ de l'histoire du cycle de vie qui, pour avoir réhabilité une approche de la socio-économie tenant compte des destins individuels, s'est plutôt penchée, à ce jour, sur la démographie et l'activité économique au détriment de la culture.

Au surplus, les auteures explorent le terrain des attitudes personnelles vis-à-vis des idées ambiantes; du «contrôle social» et de la morale religieuse en particulier. Elles décèlent par exemple la montée d'un besoin d'intimité et la méfiance vis-à-vis des voisins qui l'accompagne. Denise Lemieux et Lucie Mercier décrivent le jeu des influences de la parenté, du commerce, des loisirs de masse, des habitudes rapportées des États-Unis, tel qu'il se produit pour chaque individu. Ainsi, les espoirs, l'originalité, la contestation des traditions, les résistances et les frustrations reçoivent une place qui leur revient, et que l'histoire des groupes a tendance à faire oublier. Enfin, les auteures ouvrent ce questionnaire déjà subtil aux changements de l'identité d'un même individu.

La forme des récits attire aussi leur attention. Les métaphores, la structure des textes, les mots choisis par les mères, les formes de narration, sont partie intégrante de l'analyse. Aussi, des expressions cruciales sont retournées dans tous leurs sens et leurs transformations: bonheur, amour et mariage, par exemple, n'ont pas toujours voulu dire la même chose. La mise en valeur de cette épaisseur des textes, lourde de significations, cède souvent le pas à l'étendue du terrain couvert. Plus qu'un défaut, c'est une invitation à reprendre sources et méthode, pour creuser encore.

La famille, nous disent maintenant ses historiens, est à la fois lieu de solidarités et d'oppressions. Les chercheurs ont mis plus de temps que les romanciers, les dramaturges ou les psychanalystes à mettre en lumière le versant noir des relations entre sexes et entre générations. *Les femmes au tournant*

du siècle y arrive, en exposant tour à tour conflits, violence, résignations, soumissions, indifférence, drames et sentiments contradictoires, comme peu de travaux d'histoire sociale ont pu le faire. Toutefois, c'est à l'entraide que l'on s'attarde davantage et que, à la fin, la conclusion est réservée. Le choix est peut-être fonction de la thèse même des auteures, celle d'un «patriarcat mitigé et bienveillant» qui contraste avec «la peinture sombre des rapports entre les sexes» d'autres milieux (p. 258), d'une relative flexibilité dans la division des tâches et des préoccupations, entre époux, entre frères et soeurs. Mais un livre qui n'aurait pas relégué à un chapitre particulier les considérations sur les «discontinuités» aurait peut-être fait différemment la part des choses. La famille est aussi lieu de «reproduction»; par là, on entend non seulement soins et procréation mais aussi transmission de la culture. Ici, Denise Lemieux et Lucie Mercier ont quelques clins d'oeil à dispenser: plusieurs femmes ont peu appris de leur mère sur les tâches qui les attendaient après leur mariage.

Les autobiographes elles-mêmes ont ouvert de multiples fenêtres sur les circonstances et les événements du monde extérieur, leurs engagements politiques et sociaux, leurs attitudes face aux événements marquants. Par exemple, aux historiens qui insistent pour dire que la famille est passée d'un statut d'unité de production à celui d'unité de consommation, l'une des autobiographes rappelle que ça n'est pas si simple: quand elle allait au marché, à Montréal, elle avait l'impression de cueillir les légumes elle-même (p. 300). Quand elles ne laissent pas parler les mères, nos deux auteures empruntent d'autres ponts pour passer «de la mémoire à l'histoire». Elles font alors appel à la production historiographique du Québec et d'ailleurs, qu'elles maîtrisent à merveille, pour replacer ou questionner les témoignages. Malheureusement pour la clarté théorique de l'ouvrage, on surprend parfois, en lisant ces généralisations, des allusions anthropomorphiques au «social» ou encore des valeurs qui semblent avoir une vie propre, ce qui jure avec le projet initial d'une histoire façonnée par des acteurs. De même, l'emploi de «l'ancien» et du «nouveau», du «traditionnel» et du «moderne» a trop souvent une saveur d'absolu fonctionnalisme qui contraste avec la subtilité des analyses de documents primaires.

Reste à souhaiter que les autobiographes d'autres groupes trouvent d'aussi bons analystes et qu'on puisse un jour comparer: les membres du sexe opposé, par exemple (une fois détachées de leurs prétentions à l'universel, les subjectivités masculines ont aussi leur histoire), et les femmes des autres groupes ethniques.

London School of Economics DOMINIQUE JEAN